

Théâtre

Un orage pas désiré a retardé d'un soir la première de *l'École des femmes* dans la Cour d'Honneur du palais des Papes.

Pierre Arditi joue Arnolphe en éternel mari

L'acteur fêté au cinéma et au théâtre prouve avec éclat, en sa pleine maturité, qu'il est à la hauteur, dans un rôle que le metteur en scène, Didier Bezace, envisage tout uniment sous l'angle tragique. Critique.



Aux côtés de Christian Bouillette, Pierre Arditi, dans son habit noir, sous sa perruque blanche, tout en nerfs tendus témoigne dans ce rôle d'une rage de convaincre.

DE L'UN DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX.

Vendredi soir, l'orage wagnérien qui submerge la ville empêche la première de *l'École des femmes* (1). Beau ciel de soufre, roulements des fûts du tonnerre. En deux minutes, les dames en jolie robe semblent des naufragées. Bernard Faivre d'Arzier, en homme dressé à garder son sang-froid, doit s'arracher en secret quelques poils de la barbe. La flotte, pour du théâtre en plein air, c'est une perte sèche. Samedi, enfin, ça commence pour de bon sous un firmament apaisé.

On est d'abord surpris par la scé-

nographie de Philippe Marioge. La pièce de Molière est servie sur un petit plateau gris (six mètres sur six), sensiblement incliné, nanti de trappes, auquel on accède par des échelles. À cour et à jardin se profilent dans l'ombre, sous la muraille opaque de la cour d'Honneur, les sommets de clochers gothiques. Tout ça c'est du solide. Le mistral peut souffler. **L'histoire d'Arnolphe, bourgeois dans la quarantaine**, dévoré de prétentions nobiliaires (ne se fait-il pas appeler Monsieur de la Souche, à cause d'un malheureux tronc d'arbre fiché dans son jardin?), qui élève dans l'ignorance une enfant trouvée pour son seul

usage, va donc se jouer sur les hauteurs, au lieu d'une place avec un coin de rue. Cela ôte d'emblée à la fable ses vertus prosaïques, pour la situer dans le ciel des idées. La mise en scène est tout entière hypothéquée par ce décor. Didier Bezace estime que, dès le début, les autres personnages ont de l'avance sur Arnolphe et connaissent le caractère inéluctable de son obsession réactionnaire. N'est-il pas une sorte de Pygmalion par le bas, un mauvais berger égoïste hanté par la terreur du cocuage? La représentation va donc consister en une espèce de psychodrame organisé à son intention, dans le vain dessein de

le ramener à la raison. Ça peut se tenir sur le papier, mais pas en scène tout du long, car à vouloir psychiatriser la créature de Molière, on se prive d'atouts qui constituent son art. Il paraît que Louis XIV s'esclaffait « jusqu'à s'en tenir les côtes » le 16 janvier 1633, au spectacle de *l'École des femmes* donné en son honneur à l'issue d'un festin. Bon, il avait bu et nous, public « démocratique » d'aujourd'hui, sommes plus ou moins à jeun dans un fauteuil. Certes, l'œuvre mélange habilement, en vers, la comédie à un soupçon de tragique, que notre époque se plaît à souligner. Pourtant, devant Molière, on

cherche toujours à rire. Il y a tout de même des coups de bâton là-dedans. Bezace les transforme en abstractions. Du moins tient-il à bout de bras son parti pris, qui vaut comme tentative maximaliste, au risque de dérythmer la conduite du récit, privé de toute percussion farcesque. L'Arnolphe de Molière, ici, rejoindrait quasiment *l'Éternel mari* de Dostoïevski, sauf qu'il se fait souffler la femme avant le mariage.

Néanmoins, dans le registre à lui imposé, Pierre Arditi ne déçoit pas et même il nous comble; paradoxe d'une réalisation dont on peut contester les attendus, mais dont le principal interprète

L'HUMANITÉ
9 juillet 2001

GÉRARD JULIEN/AP

témoigne d'une telle rage de convaincre, d'une telle implication de tout l'être, d'une telle finesse dans l'emportement contrôlé qu'on s'en voudrait de ne pas le dire. L'acteur fêté ici et là, pour tant de spectacles en tout genre, au théâtre et au cinéma, prouve avec éclat, en sa pleine maturité, qu'il est bien plus que son image marchande. N'est-il pas exemplaire dans la scène où il avoue, à son corps défendant, l'âme nue, sa passion dévorante à Agnès? Dans son habit noir avec collet, sous sa perruque blanche, Ardit, tout en nerfs tendus, feuillette subtilement maintes figures de Molière, Dom Juan, Tartuffe, Alceste, Harpagon, mais pas Georges Dandin ni M. Jourdain, dont Arnolphe est pourtant frère aussi. C'est à l'évidence que Bezace, de l'héritage tombé dans l'escarcelle de Molière, expulse volontiers Rabelais et Gautier Garguille, pour ne tout prendre qu'au tragique. Cet Arnolphe eût-il été moins convaincant si une « vis comica » l'avait cerné de près?

Dans ce climat de mauvais rêve, l'Agnès que dessine Agnès Sourdillon (au prénom prédestiné) apparaît comme un délicieux fantasme de femme insaisissable, doté d'une grâce étrange, avec une façon de dire singulière et pourtant toujours juste. Christian Bouillette se tire sacrément bien du rôle de Chrysalde, ingrat par définition car lui incombe la partition du bon sens, de la raison rasante qui accuse l'aveugle déraison de l'autre. Le maillon faible réside chez les valets, Alain (Gilles David) et Georgette (Martine Thinières), résolument privés, pour le coup, du côté farce qui les fonde. En revanche, le surgissement du notaire (Thierry Gibault) est un petit miracle de théâtre guignol. En trois minutes, le comédien impose un univers farfelu. La conception du personnage d'Horace (Olivier Ythier) laisse rêveur. Au lieu d'un étourneau volubile capable de grimper aux fenêtres, on dirait un jeune cadre présentant son curriculum vitae.

Les scènes avec Arnolphe, qu'il prend pour confident de ses entrées auprès d'Agnès, perdent tout leur sel d'être traitées sur le mode de l'exposé des motifs. On en viendrait à se demander pourquoi l'oïsele ne préfère pas le vieux fou ardent à ce jeune homme fade. La scène finale, de retrouvailles romanesques et de filiation bâtarde soudain légalisée, est servie en sourdine par des comparses dans la pénombre, avec le secours d'une voix « off », Alceste seul en pleine lumière, crevant d'amertume avec sa valise cassette qui recèle un trésor symbolique et imaginaire perdu à jamais. Avouons franchement nos sentiments composites, face à ce travail théâtral où les méandres de l'intelligence analytique l'emportent sur l'instinct proprement dit.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Jusqu'au 16 juillet, dans la cour d'Honneur du palais des Papes. Copieuse tournée en 2002, après le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers: Marseille, Toulouse, Chalon-sur-Saône, Villeurbanne, Sceaux, Châlons-en-Champagne, Amiens, Le Petit-Quevilly.